

Navire de pierre ancré sur la côte

Pablo Maria Delmar

« Celui qui marche dans l'amour ne se fatigue ni ne se lasse. »
Saint Jean de la Croix

L'aube se levait sur la baie de Paimpol. Une lumière incertaine, presque argentée, glissait sur la surface encore endormie de cette mer que les anciens appelaient la « Mer des Druides », tant ses vagues semblaient conserver le souvenir des rites celtiques. Les vagues s'écrasaient contre les rochers, et leur contrepoint naturel de notes salées rappelait que, bien avant les navires des moines prémontrés, ces rivages avaient entendu les prières des prêtres gallo-romains, les cris des Vikings, les incantations des chamans irlandais, les pas des pêcheurs et les chants des bardes.

Du large, les remparts de Beauport apparaissaient, imposants et pourtant éthérés, telle une arche tendue entre ciel et mer. L'abbaye avait été bâtie sur un promontoire verdoyant qui semblait bénir l'horizon, dessinant et embellissant le paysage. On apercevait la haute nef, s'élevant comme une prière silencieuse défiant l'oubli. En la visitant pour la première fois, huit siècles après sa construction, j'ai pensé à un navire de pierre ancré sur la côte. Des vergers prenaient encore racine tout autour, entrecoupés de pommiers et de poiriers, promesse de cidre, de confitures et de fruits pour les frères et les voyageurs. La mission de l'Ordre des Prémontrés était de prier, de labourer et d'accueillir pèlerins et pauvres, marins en détresse et enfants abandonnés. Inspirés par la vie et l'œuvre pastorale de l'infatigable prédicateur saint Norbert de Xanten (Prince du Nord), qui n'écrivit pas une seule phrase mais laissa pourtant derrière lui une parole imprégnée de spiritualité, les chanoines prémontrés vinrent fonder *Sancta Maria de Bello Portu* (Abbaye de BeauPort, Côtes-d'Armor, Basse-Bretagne, France).

Ils découvrirent sans doute sous mes yeux une partie du même spectacle : une nature sauvage et généreuse, marquée par le souffle doux-amer des marées. Les paysans et les marins qui y vivaient autrefois cultivaient l'orge et le seigle, élevaient poulets, vaches, cochons et agneaux, récoltaient les algues pour enrichir les champs et extrayaient de la mer poissons, crustacés et sel. Des moines, ils apprendraient que l'orge vieillie donne aussi une boisson enivrante qu'ils appelaient bière ; les abbayes allemandes, hollandaises et anglaises se spécialiseraient dans leur production de plus en plus sophistiquée. Leurs cabanes, aux toits de chaume tressé, serrées les unes contre les autres et

abritées des vents, fumaient déjà lorsque les cloches de la future abbaye commencèrent à sonner la vie de la baie.

Je me suis souvenu que mon seul bagage était : de l'eau et du pain noir pour la ration quotidienne, la copie de la bulle papale d'Innocent III, publiée à Latran le 2 novembre 1202, le testament de fondation de l'abbaye et un vieux livre relié en cuir contenant la traduction latine de la Règle d'Aurelius Augustinus Hipponensis, qui, depuis le IV^e siècle après J.-C., régit les heures canoniques, les obligations des moines, la morale et les divers aspects de la vie monastique. Je voulais étudier la Règle augustinienne et méditer sur ses fondements au milieu des ruines d'une congrégation qui l'avait adoptée dès sa fondation. Cette règle trouve son origine dans une lettre écrite par saint Augustin aux religieuses vivant dans un couvent autrefois gouverné par sa sœur à Hippone (Algérie), sa ville natale, et où résidaient sa cousine et une nièce. Il l'écrivit pour contribuer à résoudre le conflit provoqué par la nomination d'une nouvelle supérieure, proposant un règlement de nomination qui devint finalement l'ordre interne et externe au service d'une vie religieuse, sans distinction de sexe, d'origine sociale ou de couleur de peau. Il mettait l'accent sur le jugement pratique dans des domaines tels que la charité, la pauvreté, l'obéissance, l'attachement et le détachement du monde, la juste répartition du travail, les droits et devoirs des religieuses les unes envers les autres, la charité fraternelle au sein de la communauté et la fraternité charitable, l'hospitalité envers les étrangers et les pèlerins, la prière commune, le jeûne, l'abstinence, le soin des malades et le silence à table, expression de l'action de grâce à Dieu pour la nourriture terrestre et spirituelle.

Il y avait des moines des montagnes et des prairies, maintenant il y en aurait, ouverts sur la mer, en dialogue avec les puissances célestes, de subtils négociateurs des paradis à venir, ignorant, peut-être intentionnellement, que la chose exemplaire chez les apôtres consiste à être prédestinés à quelque chose de mieux que le paradis — *Mon Dieu ne me pousse pas à vous vouloir le ciel que vous m'avez promis* — affinant le mystère de la clairvoyance et de la prophétie, qui donnait tant de pouvoir sublimé et usurpé aux seigneurs et aux rois qui protégeaient les confréries, depuis le Moyen Âge, la formation et la réforme, l'écriture, l'histoire et la tradition, la transmission des valeurs et des principes, les arts, les lettres, les techniques et les métiers, la transcendance, l'amélioration patiente du comportement éthique et politique vers l'ordre du monde intérieur et extérieur, le gouvernement de soi et des autres.

Alors que je m'approchais dans un vieux voilier en bois de chêne, le rivage se dévoila à mes yeux tel un patchwork coloré, fait de plages, de prés salés et de lisières de forêts où l'ajonc mêlait son or au violet de la bruyère, les premiers rayons du soleil se posaient sur les ailes des courlis et des hérons, déjà arpentant la vase à la recherche d'une nouvelle proie matinale. Plus loin, je crus apercevoir l'image d'un phoque gris, maître des lieux, semblant observer le visiteur de ses yeux ronds avant de disparaître dans l'écume. Des cormorans, perchés sur les rochers, ouvraient leurs ailes tels des pénitents s'offrant au ciel. Des mouettes grises jouaient et criaient. Je me souvenais du poème de Blanca Varela « *Puerto Supe* » (Ce port existe), et de ses vers, entre littéral et symbolique : « À côté de la liqueur trouble et de l'oiseau carnivore ». J'ai respiré la salinité des prairies à marée basse, et le parfum de la saveur raffinée de l'agneau pré-salé, découvert il y a bien des années au Mont-Saint-Michel, s'est transformé en une petite madeleine, grâce à de vieux amis dont je me souviens toujours avec une immense et fraternelle affection, même si la vie nous a séparés dans le temps, Thierry et Irène.

Puis, tandis que mon voilier glissait vers le rivage, j'ai vu, dans une sorte de vision où le passé se superposait au présent, l'abbaye s'élever telle qu'elle devait apparaître aux marins et aux voyageurs du Moyen Âge : vaste et sévère, et pourtant lumineuse dans sa sobre nudité et sa simplicité gothique. J'ai pensé à Prosper Mérimée, qui la visita en inspecteur à l'été 1834, à son rapport inspiré par les arts et les lettres, rédigé sur ces ruines encore debout, où la nef, éventrée, laissait entrer le ciel, comme si une prière de pierre, inachevée ou ruinée, avait trouvé son accomplissement dans le vide. Je me demande si Mérimée a pressenti la plénitude de ce vide, lorsqu'il a préjugé que *les aptitudes contemplatives de la vie ascétique confèrent à l'esprit un sens de la beauté abstraite, indépendant de toute idée d'utilité réelle*. C'est comme si le nouvel inspecteur général des monuments n'avait pas gardé à l'esprit le texte de la bulle papale, qui parle clairement d'intérêts matériels à défendre et d'utilité réelle à revendiquer afin de transformer les impôts des seigneurs en dîmes servant des intérêts contradictoires, secrets et mystérieux. J'entendais presque le murmure des voyageurs, peintres et poètes romantiques qui, inspirés par le rapport de l'inspecteur général et par les poètes germaniques et gaulois, s'arrêtaient au crépuscule devant les voûtes d'ogives couvertes de lierre, et qui, dans la silhouette effilée de ces fenêtres ouvertes sur la mer, lisaient moins la défaite du temps que l'éternité de la beauté.

En débarquant, le sable humide se détachait et perdait les traces des oiseaux, et l'air marin portait un parfum mêlé d'algues, de sel et de menthe sauvage. Tel Mérimée, le doux parfum des figues dans l'air estival me rappelait un héritage de la Méditerranée sur ces rivages froids de Basse-Bretagne. Il semblait que le lieu lui-même, avec ses parfums, ses sons et ses lumières, préparait l'âme à l'accueil d'un lieu de mémoire tempétueuse et sacrée.

En parcourant le sentier côtier qui me menait à l'abbaye, je me suis souvenu de cette époque du Haut Moyen Âge : l'arrivée des Prémontrés, et avec le soutien d'Alain, seigneur de Goëlo et comte de Penthievre, donateur du premier terrain et premier mécène, l'évêque de Saint-Brieuc qui sollicita la bulle papale à Innocent III, scellée d'or et de cire, confirmant solennellement, dans un latin qui résonnait comme une psalmodie légale et sacrée, la fondation de la *Sancta Maria de Bello Portu*, sa mise sous la protection directe du Saint-Siège. Ainsi, aucune main seigneuriale, aucun caprice féodal ne pouvait troubler la paix des frères, car l'excommunication pesait sur quiconque osait s'approprier leurs biens. Cette bulle, en garantissant leurs droits matériels – terres, dîmes, donations – les liait encore plus étroitement à leurs devoirs spirituels : le chant continu des offices, l'accueil des pauvres, le maintien de la Règle augustinienne.

Cette Bulle eut la sagesse pragmatique d'interdire toute compétition évangélique à l'avenir, sous peine d'excommunication, et, surtout, elle eut la clairvoyance contemporaine de préciser que : *Souhaitant assurer votre paix et votre tranquillité, la pratique de la violence était interdite* ; ce qui était précisé en des termes typiques de la nuit des temps comme un interdit : *voler ou piller, brûler, verser le sang, bref, arrêter ou tuer un homme sans raison*. La Bulle n'indiquait pas si tuer « avec raison » était permis, et pour quelle raison ?, comme dans le cas de la sainte colère utilisée au service néfaste de la vengeance, ou si « permettre de tuer » faisait également partie d'une interdiction radicale. L'Évangile précise déjà qu'il ne faut pécher ni en pensée, ni en parole, ni en acte, ni par omission. Interdire la violence et, en filigrane, son armure émotionnelle, la colère, était déjà, je suppose, un rappel du commandement qui préserve l'humanité et la dignité dans la tradition judéo-chrétienne : Tu ne tueras point !

La bulle papale réglementait l'exercice de la justice terrestre conformément à la justice divine en des termes mémorables : si, *après le deuxième ou le troisième avertissement, l'accusé ne reconnaît pas sa faute et ne fournit pas réparation, il doit être déclaré* : « déchu de son pouvoir et indigne des honneurs », « accusé devant le tribunal divin pour les injustices commises », « privé du très saint corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre

Rédempteur », « subissant le châtement suprême au Jugement dernier ». De plus, pour tous ceux qui respectaient les droits et les devoirs de la future congrégation, la bulle d'Innocent III annonçait les récompenses suivantes : « Que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec eux ! Qu'ils récoltent aussi le fruit de leur bonne conduite et qu'ils trouvent la récompense de la paix éternelle auprès du souverain Juge. »

En posant le pied sur le sable humide, le chant des moines parvint à mon imagination, voyageant à travers les siècles comme un écho lointain : les *Matines*, déjà chantées dans l'église encore obscure, puis les *Laudes*, accompagnant le lever du soleil. On aurait dit être transporté dans une autre époque, tant l'ordre du jour semblait immuable depuis huit siècles : à *Prime*, les frères quittaient l'église, chacun à son travail, les uns vers les champs où les vergers commençaient à fleurir, d'autres vers le *scriptorium* où les plumes couraient sur le parchemin, d'autres encore vers le port où étaient accueillis pèlerins, pêcheurs et naufragés, car telle était la Règle : accueillir en chaque hôte le Christ voyageur, peut-être le Juif errant. Je suivis leurs pas dans la clarté matinale : à *Tierce*, la messe conventuelle rassembla toute la communauté, et je vis, dans la lumière colorée filtrant à travers les vitraux, les visages contemplatifs, presque effacés dans la psalmodie. Je méditais sur la monotonie d'une Règle immuable, même en même temps, surtout dans les moments de fatigue ou au cœur des nuits sombres et froides de l'hiver. Mais, eh bien : que signifie comprendre que celui qui marche dans l'amour ne se fatigue ni ne se lasse ? Qu'y a-t-il de mécanique et de monotone dans le spirituel, et qu'y a-t-il de spirituel dans le mécanique et la monotonie ? Puis vint le travail manuel, ponctué de *sextes* et de *nones*, qui, pour certains, pouvait être aussi monotone que la répétition de psaumes lorsque la lourdeur des formes étouffe la grâce de l'esprit.

C'est à ce moment-là, alors que le soleil était à son zénith et que la chaleur commençait à peser sur les murs, sur les têtes, que je supposai qu'une sorte de commotion éclata à l'entrée principale : des hommes, envoyés par un seigneur voisin, exigeaient la suspension de la dîme. Leurs voix rauques et leurs gestes menaçants rompirent le silence habituel de la vie canonique. Ils accusaient les moines d'accumuler les fruits des paysans dans leurs caves, de cacher la rapacité des puissants derrière la Bulle. On aurait dit les mêmes reproches qui, à l'époque byzantine, montraient que la pourpre tissée de prières, de marchés et de pouvoir était teintée de l'hypocrisie de ceux qui prêchent sans agir, de ceux qui abusent des Notre-Père des autres, de ceux qui, hier comme aujourd'hui, vivent de

contrebande, de rentes et de biens mal acquis. Avec des souvenirs de textes anciens, je vis le prieur descendre, accompagné de deux frères convers, et son attitude mêlait la sérénité d'un homme croyant en la justice divine à la prudence d'un chef conscient des passions humaines. Il rappela, d'une voix ferme, que la dîme n'était pas un impôt du serviteur au maître, mais une offrande consacrée à Dieu, nécessaire pour nourrir les pauvres et les pèlerins, pour maintenir la lampe allumée jour et nuit devant le Saint-Sacrement. Une voix de la plèbe lança : « Si ces lampes dorées reflètent les vœux de charité, à quoi doivent ressembler ceux de chasteté ? » L'ironie coûta la vie au chef paysan, et son corps fut retrouvé des semaines plus tard dans la forêt. J'ai supposé, avec mon espièglerie de pensée métisse, que, face au chagrin de la famille, le prieur avait improvisé une interprétation théologique de la justice divine dans le sermon du dimanche suivant : « Dieu ne punit ni avec le bâton ni avec le fouet », comme le prêchait ma grand-mère.

Les hommes, loin d'être apaisés, s'agitèrent encore plus, brandissant leurs bâtons, et il me sembla, l'espace d'un instant, que le sang allait couler à l'ombre des murs. Mais alors un vieil homme, un fermier local, s'avança : il raconta comment, lors d'une famine, les chanoines avaient ouvert leurs greniers, distribuant aux affamés le blé qui assurerait leur survie, et comment, sans eux, de nombreux enfants n'auraient pas survécu à l'hiver. Il se rappelait aussi que, grâce à la protection divine et terrestre de l'abbaye, la criminalité avait diminué dans ces régions. Cette histoire simple et vraie détendit la tension : les hommes baissèrent la voix, convinrent que la dîme serait payée en partie en sacs de seigle et en partie par le travail forcé.

Et, à la tombée du soir, aux Vêpres, la nef résonna de nouveau de ce qui ressemblait à un magnifique répons, et les murs, qui avaient entendu les menaces et la colère, s'emplirent maintenant d'un chant de paix. À Complies, le silence s'étendit sur l'abbaye et la mer ; seuls les cris lointains des oiseaux de nuit accompagnaient la psalmodie, comme si toute la nature s'unissait dans la prière. Et je me disais, en revenant sur le rivage où la mer montait lentement, que l'abbaye, depuis sa fondation jusqu'à ses ruines mélancoliques, chères aux romantiques et désormais inoubliables pour moi, avait toujours été ce lieu fragile mais invincible où se rencontrent la dureté des hommes et la permanence de l'éternel.

En entrant dans ce qui avait été la chapelle, et qui, en la découvrant, n'était plus qu'une nef à ciel ouvert, les voûtes, la charpente et le toit avaient disparu, usés par le vent et l'eau, les tempêtes et l'abandon. Mais ce lieu autrefois sacré avait permis aux prières de s'élever librement vers l'infini. Ici, il y avait sans aucun doute des graines de charité, d'amour et d'espoir pour des oreilles qui savaient écouter et des yeux qui savaient voir. Les murs, encore debout, portaient les cicatrices des siècles : la pierre rongée par le sel, noircie par l'humidité, mais intacte dans ses lignes, comme si une main invisible avait voulu sauver l'essentiel. L'architecture dépouillée mais solide, qui évoquait à la fois la rigueur de l'ordre des Prémontrés et l'élan d'un style gothique imprégné d'un lointain archipel anglican. Je sentais dans le halo qui habitait encore les ruines de *Sancta Maria de Bello Portu* un certain esprit de géométrie et de raffinement. Les fenêtres, dépourvues de vitraux, ouvraient leurs arches nues vers la mer : chaque ouverture devenait un tableau mouvant où passaient l'éclat argenté d'une vague, le vol d'un oiseau marin, la couleur incertaine du ciel breton, un souffle de souvenir, un ange silencieux. Et sur le mur est, une rosace était encore conservée, dans un style que les érudits qualifient de normand-anglais : un cercle fragile, une dentelle de pierre, que les siècles n'avaient pas osé briser. Elle semblait suspendue, inutile et souveraine, tel un œil éternel scrutant le vide.

C'est au milieu de ce sanctuaire en ruines que je les vis, étendus sur leurs pierres respectives, tels deux dormeurs confiés à l'éternité : un homme, les mains posées sur la poignée d'une épée entre ses jambes, et une femme à sa gauche, les mains jointes dans une prière immobile. L'humidité noire et le vert des sous-bois commençaient à couvrir leurs visages, mais l'expression de fermeté chez l'un, de piété amoureuse chez l'autre, était encore perceptible. Qui étaient-ils ? Était-il le comte polonais exilé à Paimpol après l'échec de la révolution de 1830 en Pologne, et elle la riche héritière d'un marchand dont la famille avait acquis une partie des terres et des ruines de l'abbaye pillées pendant la Révolution ? Les chanoines, chroniqueurs sobres, n'avaient rien gravé sur les pierres silencieuses. Était-ce un seigneur, un bienfaiteur de l'abbaye, qui venait se reposer près des prières qu'il avait protégées ? Était-ce son épouse, unie à lui dans la mort comme dans la vie, qui souhaitait que son souvenir demeure dans un acte d'intercession perpétuelle ? Mais une autre pensée, plus secrète, plus envoûtante, me traversa l'esprit : et si ces gisants n'étaient pas seulement un couple légitime, mais deux amants que la mort, et non la vie, avait unis, placés au milieu de la chapelle en ruines par des voyageurs reconnaissants ? Lui, un guerrier portant une épée non comme instrument de guerre, mais

comme symbole phallique d'une union silencieuse ; elle, priant non pas devant le Christ, mais devant cet homme qu'elle avait aimé en secret, et qu'elle ne pouvait atteindre qu'au prix du marbre.

Le vent, passant par la rosace, descendait et soufflait sur leurs silhouettes immobiles, et j'eus l'étrange sentiment qu'elles me révélaient un mystère dont personne ne pourrait jamais déchiffrer la clé. Les voyageurs romantiques qui vinrent ici au XIXe siècle s'attardèrent longuement sur elles ; certains prétendirent qu'il s'agissait des effigies d'un croisé et de sa dame ; d'autres y voyaient la métaphore d'une union impossible : deux statues immobiles dans une église sans toit, comme l'image même d'un amour voué à la ruine, mais sauvé dans la pierre. Et je restai longtemps devant ces gisants, ignorant s'ils étaient des saints, des seigneurs ou des amants secrets, réminiscences de ma propre mémoire, mais certain que leur silence, plus éloquent que bien des chroniques, ajoutait à la mélancolie de l'abbaye cette note poignante qui ne peut se traduire que par des prières, des soupirs ou des vers. Je compris, en laissant mon regard errer des murs éventrés aux gisants, puis à la rosace restée suspendue comme une paupière fragile mais invincible, que l'abbaye n'était pas seulement une ruine de pierre : elle était aussi l'exact reflet de ma propre mémoire. Car telle est notre vie intérieure : les grands édifices de nos passions s'élèvent un jour avec l'élan d'une nef gothique. Nous croyons que rien ne peut les renverser. Puis viennent les tempêtes, la lassitude, l'indifférence, le détachement, et les voûtes s'effondrent, les vitraux volent en éclats, les chants s'éteignent. Pourtant, il reste toujours une ouverture intacte – un regard, une parole, un instant – qui résiste, et c'est elle qui nous sauve ou nous condamne à ne jamais nous libérer pleinement de ce que nous avons aimé.

Ainsi, dans ma propre vie, combien d'abbayes intérieures n'avais-je pas vues s'écrouler ? Ces amours, commencées avec ferveur, illuminées comme une église neuve de vitraux éclatants, avaient été vite ruinées par les effets du quotidien, la fatigue et l'ennui mutuel. Mais quand tout semblait perdu, il restait toujours, dans un coin de ma mémoire, une rosace indestructible, un geste, un parfum, une parole prononcée dans l'obscurité, qui revenait tourmenter mes nuits avec la même insistance que le cercle de pierres de cette *Sancta Maria de Bello Portu*, toujours solennelle face au vide.

Et je me suis surpris à penser que peut-être nous ne vivons véritablement nos amours qu'après leur mort, dans la contemplation de leurs ruines. Tant qu'ils existent, ils nous accablent de leurs limites, de leur discorde, comme les cloches trop fortes d'un couvent vivant ; mais une fois détruits, ils sont dépouillés de tout

ce qui les alourdissait, ne nous laissant qu'une essence pure, filtrée par la mémoire, comme l'eau qui tombe sur le granit et se purifie à son passage. Beauport, dans son magnifique état de désolation, m'a montré que le temps n'anéantit pas : il simplifie la complexité, complexifie la simplicité. Les murs en ruine, le toit disparu, les chants abolis avaient laissé place à une nudité sublime, à une chapelle transformée en paradis. De même, l'amour brisé, l'amour trahi, l'amour disparu, libéré de ses querelles et de ses désordres, ne conserve dans nos esprits que l'essentiel : la douceur d'un regard, la chaleur d'une main, la pureté d'un espoir. En pensant à ces figures gisantes, côte à côte dans la pierre et séparées pour l'éternité par leur posture figée – lui allongé, elle en prière –, j'ai compris que leur mystère ne résidait pas tant dans le fait qu'elles aient été mariées ou amantes, mais dans la représentation de la vérité de toute relation humaine : deux êtres unis par un destin commun, mais séparés par une distance, intérieure ou extérieure, irréductible. Comme il arrive dans la vie, lorsque nous sommes allongés côte à côte et pourtant étrangers, ou que nous croyons être agenouillés en prière solitaire tandis que l'autre dort, inaccessible. Pourtant, depuis la nuit des temps : l'amour est un dieu. Des vers d'une merveilleuse chanson de Brassens me sont venus à l'esprit : *Il porte un joli nom, Saturne / Mais c'est un Dieu fort inquiétant / (...) Le temps tue le temps comme il peut / (...) Viens encore, viens ma favorite / Descendons ensemble au jardin / Viens effeuiller la Marguerite / De l'été de la Saint-Martin.*

Je quittai la chapelle avec le sentiment troublant qu'en chaque cœur il y a un Beauport secret : une nef effondrée où résonnent encore les offices d'antan, une charité qui embrasse malgré le malheur, une rosace invincible qui illumine l'obscurité, deux figures gisantes endormies qui continuent de nous interroger sur des mystères substantiels et dont le silence obstiné nous apprend que le temps, loin de tuer nos amours, les transmute en leçons de vie.

Je restai longtemps dans cette chapelle éventrée, comme si la contemplation de ces deux gisants et la résonance intime qu'ils éveillaient en moi m'avaient libéré de la perception du présent ; mais bientôt, le tintement d'une cloche, fragile et régulier, me rappela qu'au-delà de mes rêves, une vie réelle, rigoureuse et obstinée, subsistait dans l'abbaye. Composée désormais de touristes, les mains rivées à leurs smartphones. Et pourtant, cette voix de bronze, marquant les heures, semblait m'appeler à abandonner l'ombre de mes souvenirs et à entrer dans la lumière concrète d'une règle encore à définir et à appliquer.

Je sortis et retrouvai le cloître, où j'imaginai les chanoines défiler en silence, leurs visages paisibles, absorbés par une obéissance qui m'émut, car je songeais que là où pour moi l'amour était devenu ruines emplies de nostalgie, pour eux chaque jour se reconstruisait avec l'éternel recommencement des offices. Un paradis leur avait été promis, mais dans l'expérience d'une douleur crucifiée. Comme un soupir d'espoir, le poème anonyme du Siècle d'or espagnol me revint à l'esprit, qui aurait pu être écrit en l'honneur des expériences de cette merveilleuse sainte Marie de Bello Portu :

*Ce n'est pas le ciel que tu m'as promis
Qui me pousse, mon Dieu, à t'aimer,
Ni l'enfer que je crains tant
Qui me pousse à cesser de t'offenser.*

*Tu m'émeus, Seigneur, tu m'émeus de te voir
Cloué sur une croix et moqué ;
De voir ton corps si blessé, insulté
Et meurtri, tu m'émeus.*

*Enfin, émeus-moi par ton amour, et de telle sorte que
Même s'il n'y avait pas de ciel, je t'aimerais,
Et même s'il n'y avait pas d'enfer, je te craindrais.*

*Tu n'as rien à me donner, car je t'aime,
Car même si je n'attendais pas ce que j'espère,
Je t'aimerais autant que je t'aime.*

Ils allèrent ainsi de l'église aux champs, du réfectoire au scriptorium, comme si le passage du temps, au lieu de les détruire, les soutenait, les portait dans une continuité qui effaçait les fractures. Sans monotonie, dans une joyeuse symphonie. J'imaginai la célébration de la messe conventuelle dans la nef encore debout, où la lumière, filtrée par quelques vitraux préservés, tombait sur les dalles comme une huile transparente. Puis j'imaginai de nouveau la dispersion des frères : certains vers les vergers, où l'air sentait déjà les fleurs de pommier ; d'autres vers la grange et les caves, où s'empilaient les sacs de seigle et d'orge ; d'autres encore vers les animaux ou vers la mer, car l'abbaye, à la frontière entre terre et océan, devait nourrir ses hôtes de tous les dons de Dieu. Il y avait encore dans les vergers des pommiers, certains avaient un air sauvage. J'ai regardé les touristes me disant que si chacun en prenait, enfin, j'en ai pris une. Je me souvenais du verger de la tante de ma mère, dans sa ville natale, du goût et de l'arôme des pommes encore vertes, qu'elle nous interdisait de cueillir, et que je cueillais en secret. Je me laissai guider par ce rythme, et je crus presque ressentir, une fois de plus, mais d'une manière différente, un calme profond : mes propres

souvenirs, mes ruines intérieures, se turent pour écouter ce chant régulier des heures. Mais cet équilibre fragile ne dura pas longtemps.

À la neuvième heure, alors que le soleil commençait à se coucher et que les ombres s'allongeaient dans la cour, le temps perdu devint cyclique dans mon esprit, et, d'un autre et même côté, un tumulte s'éleva de la porte ouest : des paysans, entourés d'hommes armés au service d'un seigneur voisin, s'étaient avancés jusqu'à l'entrée de l'abbaye, exigeant d'une voix rauque la renonciation aux dîmes. Inutile de leur lire en latin la protection du Saint-Siège. Le contraste était saisissant : à peine sortis de la prière, les moines se retrouvaient confrontés à la colère, à la faim et aux exigences. Je me rappelai à nouveau la simplicité de ce qui forgeait la décadence byzantine : prêcher sans appliquer. Si mes méditations sur l'amour m'avaient appris que le temps transformait les ruines en beauté, la réalité me rappelait qu'elle n'apaisait pas toujours les blessures sociales : ce que les siècles n'avaient pas apaisé, le présent le faisait exploser en éclats de voix et de colère. Mon imagination suivit les frères vers la porte, où, parmi les pierres immobiles de Beauport et la fébrilité des hommes, une scène allait s'écrire, où l'histoire reprendrait vie.

Les murmures s'apaisèrent. Les gens baissaient leurs cannes et détournaient le regard. Le prieur s'inclina devant un vieil homme surgi de nulle part, rappelant la générosité et l'hospitalité des moines envers les pauvres et les malheureux en temps de peste et de famine : « Que le Seigneur bénisse votre mémoire, qui vaut mieux que mes paroles. »

Un accord fut trouvé : la dîme serait versée, mais en partie en nature, en partie en journées de travail. Les hommes se dispersèrent, non sans jeter quelques regards de défi vers Muros. Car si leurs cris s'étaient tus, leur colère ne l'était pas : elle grondait encore sous la surface, comme les vagues sous une mer calme.

Et j'imaginai, resté dans la cour après leur départ, que ces murs, désormais si imposants, portaient déjà les germes de leur ruine. Car ce que je venais de supposer – cette méfiance envers le peuple, cette hostilité contenue envers des moines perçus comme riches malgré leur austérité – n'était que l'écho précoce d'une révolte plus vaste, qui, des siècles plus tard, allait enterrer une époque et en ouvrir une autre dans l'histoire de France.

Je me souvenais que la Révolution avait décrété la suppression des abbayes, dispersé les chanoines de Beauport, exproprié leurs terres et vendu leurs pierres, transformant des lieux de mémoire et de culte en entrepôts de grains ou de poudre, en écuries et en porcheries. Heureusement, des élus locaux éclairés acceptèrent de fonder, dans le peu qui restait debout, une école pour les garçons et une autre pour les filles à la fin du XIXe siècle. Je me concentrais pour les imaginer récitant les fables d'Ésope ou de La Fontaine dans une langue française qui, depuis deux ou trois siècles, était déjà officiellement la langue populaire, même si, dans ces régions, elle continuait à concurrencer le dialecte breton pour l'expression quotidienne et familière des sensations, des sentiments et des tâches domestiques. Les chants cessèrent, les offices se turent, et ce que je perçois aujourd'hui comme une ruine postromantique est aussi la cicatrice de la violence et la mémoire historique d'une nation, même si le peuple français a eu tant de mal à vivre sa poétique de la civilité, pendant seulement deux siècles et demi – de simples instants dans la vie de l'humanité – sous la triade : *liberté, égalité, fraternité*.

Ainsi, en parcourant les cloîtres en ruines, je percevais non seulement la poésie et les leçons des siècles passés, mais aussi l'ombre tragique d'une rébellion qui, de génération en génération, s'est dressée contre ces murs. Et la mer, indifférente, continuait de battre les rochers, comme au temps des druides, comme au temps des moines, comme au temps des révolutionnaires, comme aujourd'hui avec moi, agenouillé sur la plage, une poignée de sable glissant entre mes doigts, et me disant, humble et fier : *Moi aussi, je suis passé par là ! Mes mains modifient aussi la géométrie momentanée de ce sable sur cette plage, face à cette mer*. Mer éternelle, où nos constructions et nos passions sont si fragiles et si fugaces, la forme des visages et des pas dans le sable que la vague dessine et efface, sans cesse.

Cependant, ce qui s'était tu, cet après-midi-là devant les portes de l'abbaye, cette colère qui semblait se dissoudre dans la voix du vieillard, allait resurgir, plus violente, plus inexorable, de l'autre côté des siècles. Car la défiance des humbles n'était pas un simple coup de vent : elle annonçait une tempête. Quand la Révolution survint, elle s'abattit non seulement sur les rois, les seigneurs et leurs châteaux, mais aussi sur ces sanctuaires qui, pendant des siècles, avaient servi de refuge, d'ordre et de paix. Le demiurge législateur, passé de l'autel au trône, allait s'installer au Parlement.

L'Assemblée nationale révolutionnaire vota l'abolition des maisons religieuses régulières. Les Prémontrés de Beauport furent contraints

d'abandonner leurs murs, désarmés et sans colère, mais le cœur lourd, laissant derrière eux bibliothèques, granges pleines, caves parfumées de vin, de bière et pierres qui avaient résonné de leurs psaumes. La communauté a souffert, depuis, des souffrances de l'exil, ses biens confisqués et mis en vente comme biens nationaux. Les marchands de bois ont racheté des vergers, les notables locaux se sont approprié des prairies et des fermes, et ce qui avait été un tout organique, une harmonie tissée de prière, de travail et de charité, troublée sans doute par la cupidité et la luxure, s'est désintégré sous le marteau des enchères. La loi révolutionnaire a exproprié des biens rendus publics pour démontrer l'incapacité de l'État absent à en prendre soin, et ils ont ensuite été vendus pour une bouchée de pain à la bourgeoisie vengeresse. Après la Révolution et la Restauration, des marchands habiles et sans scrupules ont émergé dans toute la France, tel le célèbre Félix Grandet imaginé par Balzac, qui a usurpé les principes républicains pour s'enrichir, tels ces fonctionnaires des bureaucraties d'État modernes qui, au lieu de servir le public, s'en servent. On raconte que les cloches de Beauport ont été démontées, brisées et fondues pour en faire des canons de guerre. Les vitraux furent brisés, les statues des apôtres décapitées. Les grandes salles, exposées au vent et à la pluie, devinrent des abris pour le bétail ou des carrières improvisées où l'on venait voler des pierres. Ainsi commença la lente dévoration des siècles : les toits s'effondrèrent, les arcades s'ouvrirent au ciel, les murs se couvrirent de lierre et de mousse. Mais c'est précisément dans cet état de désolation que, paradoxalement, Beauport retrouva un nouveau souffle : non plus comme lieu de prière, mais comme objet de rêverie. Au XIXe siècle, des voyageurs romantiques vinrent y chercher l'écho de leurs propres mélancolies. Ils décrivirent les ruines avec précision, imprégnées de la tristesse contenue qui caractérise la plume, voyant dans ses immenses arcades non seulement l'empreinte de la piété médiévale, mais aussi celle de la brutalité révolutionnaire. Poètes et peintres s'y arrêtaient : ils posèrent leurs chevalets face aux grandes baies gothiques ouvertes sur la mer, et chacun, à sa manière, vit dans ces pierres, érodées par le temps, l'image de ce qu'est toute œuvre humaine, toujours menacée par l'oubli. Ainsi, l'abbaye, arrachée à la communauté qui l'avait bâtie, exilée de son ordre, trouva un autre destin : nourrir l'imagination, devenir un monument plutôt qu'une demeure, une ruine vivante plutôt qu'une demeure habitée. Mais en parcourant ses cloîtres dévastés, je ne pouvais oublier que cette beauté pittoresque avait été payée par l'exil des chanoines, par la disparition d'un mode de vie qui, malgré ses faiblesses, conservait une cohérence et une douceur qu'aucune pierre ni aucun écroulement ne pouvait ressusciter.

Le jour déclinait. Les frères invisibles d'antan semblaient se retirer dans les replis de l'ombre, et je retournai au rivage de la baie de Kérity (Charité en vieux breton). La mer, que j'avais traversée à l'aube, gisait maintenant dans le feu du crépuscule, telle une nappe d'or et de cuivre. Le vent apportait l'odeur des algues mêlée à celle des ajoncs, et dans le silence, troublé seulement par le cri des mouettes, j'entendais encore le fantôme d'une cloche, l'écho d'un chant perdu. Je grimpai sur le vieux voilier, le regard fixé sur les arcades, désormais obscurcies. La lumière du couchant les entourait comme un halo sanglant : elles semblaient flotter entre ciel et mer, ni tout à fait vivantes ni tout à fait mortes.

Comme que je m'éloignais, j'ai compris que ces ruines, témoins de ferveur et de destruction, de mémoire et d'exil, ne se tairaient jamais : elles continuaient à parler à qui voulait les écouter, comme la mer elle-même, éternelle et immuable, à travers le flux des siècles. Les premiers vers du poème « Cuento de Mar » (Jorge Robledo Ortiz), appris adolescent à Medellín, capitale des montagnes, où la mer est toujours source de nostalgie, ont illuminé un recoin reculé de ma mémoire :

*Je vais boire la mer
J'ai déjà mon voilier fantôme prêt
Je n'ai pas tracé de route pour mon absence
Je n'ai pas lassé la carte de localiser des zones
Qui ne dansent pas au rythme macabre des tempêtes.*

*Je voyagerai simplement, sans trianguler
Les hauteurs ni les distances,
Portant Don Quichotte à la barre
Et la rose des Vents au revers de ma veste.*

Viens avec moi, ma douce.

*Nous partirons à l'aube,
Quand les fous de Bassan auront dessiné
Leur équation de naufrages sur l'eau.*

Mon voilier glissait lentement sur les eaux chaudes, et chaque souffle de vent semblait réveiller un souvenir oublié, comme si la mer elle-même, chargée de siècles, résonnait du murmure des psaumes anciens. La nuit tombait, mais sans brusquerie : elle s'étalait dans une lueur diffuse, aux nuances cuivrées et

roses, où chaque reflet semblait inviter à la rêverie. Une brise légère, chargée de sel et d'algues, caressait mon visage, et un parfum de thym sauvage, à la fois pénétrant et suave, me rappelait les collines de mon enfance, où la chaleur du soleil séchait l'herbe et rendait chaque souffle presque palpable.

Le cri d'une mouette – long, plaintif, un peu désespéré – me transporta soudain vers le navire dévasté, et les silhouettes gisantes apparurent dans mon esprit, leurs pierres froides et rugueuses me parlant de passions évanouies, de guerres et de prières éteintes à jamais. Je me surprénais à comparer le frottement de l'eau contre la coque à la caresse des doigts d'un amour inconnu, et chaque ondulation semblait un battement de cœur du passé, faisant écho en moi à la mélancolie intime des âmes qui avaient habité ces lieux.

Les bougies des pêcheurs au loin, encore allumées par les derniers feux, évoquaient des souvenirs de soirées d'été, où le monde semblait infini et où chaque odeur, chaque couleur, chaque son recelait une histoire secrète, un murmure de bonheur ou de perte. Et dans cette succession de sensations, les ruines de Beauport, avec leurs murs lézardés et leur rosace dans le style gothique simple des protestants anglais, se mêlaient à mon propre temps, à ma propre expérience, jusqu'à ce que je ne puisse plus distinguer si le passé de l'abbaye s'incarnait dans la mer, ou si la mer elle-même projetait sur moi le fantôme de ces siècles disparus. Le soleil toucha enfin l'horizon, brillant comme le vin des caves oubliées, et le ciel se teinta d'une douce mélancolie, comme la chaleur de la main d'un ami perdu. Je ressentais en moi le léger vertige de l'absence : non seulement de canons, de pierres et de siècles, mais aussi d'instantanés non vécus que j'aurais aimé habiter. Et tandis que le bateau s'éloignait de l'ombre des ruines, je compris que, dans ce mélange de lumière, de parfum et de brise marine, chaque souvenir, chaque méditation, chaque émotion du cœur se mêlaient comme des vagues qui s'éloignent, laissant derrière eux un sillage évanescent, où le temps, dans son infinité, semblait suspendu à la surface de l'eau.

Le voilier, léger et silencieux, s'éloigna, et peu à peu les contours de mon admirée *Sancta Maria de Bello Portu* se confondirent avec l'ombre diffuse. Les murs effondrés, la rosace solitaire, les gisants figés dans la pierre semblaient flotter dans un halo où crépuscule et mer se confondaient, où le temps, comme l'eau, s'écoulait sans fin et sans retour. Chaque vague qui léchait la coque

semblait répéter, avec un rythme troublant, le souffle des générations disparues, le murmure des prières, les pas des frères sur les pavés du cloître.

Le ciel s'assombrit, et dans ce voile violet et bleu, les rayons du soleil couchant s'écrasèrent sur les vagues comme un souvenir fragile et persistant, glissant sur elles vers l'infini. La mer semblait à la fois un miroir et une extension de l'abbaye : dans son mouvement constant, dans la douceur de ses plis et la force de ses vagues, je lisais les signes d'un temps en perpétuel renouvellement, où chaque pierre tombée, chaque voix éteinte trouvait son écho éternel.

Et dans ce lent et doux flux et reflux, je sentais que l'histoire de l'abbaye de Beauport n'était pas seulement celle des pierres ou des hommes, mais celle d'un souffle plus vaste, un souffle de continuité et de mémoire, où se mêlaient beauté, douleur, perte et résilience. Les ruines elles-mêmes, baignées par la lumière mourante, devenaient une métaphore de la permanence du voyage, de la fragilité de l'humanité et de la persistance de ce qui est aimé, admiré et pleuré.

Comme le navire atteignait le bord de la baie et que les ombres enveloppaient peu à peu le rivage, je réalisai que cette mer et cette abbaye étaient pour moi un seul lieu de mémoire, un navire de pierre et de sel ancré à l'horizon marin : elles se répondaient comme les deux voix d'un même chant, un chant qui abritait les expériences du temps et de l'éternité, et dans lequel tout ce qui avait été et tout ce qui serait trouverait enfin sa résonance définitive, dans mon propre souvenir. Le soleil disparut à l'horizon, et je restai un instant suspendu entre les vagues et les ruines, conscient que ce qui m'attirait de la sublime *Sancta Maria de Bello Puerto* n'était pas seulement l'expérience d'un passé qui, sans avoir été le mien, est comme s'il l'était, une marque profonde et indélébile, capable de perdurer au-delà de la lumière et des siècles, comme la mer elle-même, infinie et fidèle à son murmure : la marque de charité et de pauvreté de la Règle augustinienne, transformée, par l'amour et le service, en paix, en espérance et en joie.

(Commune de Kérité dans la Baie de Paimpol, France, 8 août 2025)